

CINEMA DU RÉEL

numéro 10

30^e festival international
de films documentaires

lundi 17 mars 2008
mardi 18 mars 2008

Dirty Pictures (Hotel Diaries n°7)

John Smith

Compétition internationale, Grande Bretagne / Palestine, 14'

John Smith, en filmant un écran de télévision figé dans une chambre d'hôtel, nous dit à la manière de Magritte : ceci n'est pas une télévision. Et nous apprenons que derrière les postes de télévision et les objets ordinaires des chambres d'hôtel se trouvent d'autres réalités. Véritables performances, les films de John Smith nous invitent avec humour et gravité à participer à une actualité politique qui dépasse la simple citoyenneté au monde.

En regardant la série *Hotel Diaries*, on se demande si elle n'a pas commencé avec *Frozen War* quand l'image de la télévision reste figée par accident ?

Oui, c'est juste, je n'avais pas l'intention de faire un film ou des films dans les chambres d'hôtel, mais il y a eu cet incident un soir, d'ailleurs lors d'un festival de cinéma, quand je suis rentré tard dans la nuit à ma chambre d'hôtel. Comme je savais que la guerre en Afghanistan avait commencé deux jours auparavant, j'étais angoissé de voir les nouvelles. J'ai allumé le poste de télévision et j'ai été subitement confronté à cette image statique. J'éprouvais des sentiments très contradictoires concernant les différentes réalités dans plusieurs parties du monde. Je savais que probablement c'était dû à un problème technique et en même temps je me demandais si une bombe n'avait pas explosé à Londres. Un mois avant, je suis allé aux Etats-Unis lors du 11 septembre et j'étais encore sous le choc. Déstabilisé par ce petit incident de la télévision figée, je savais qu'en cet instant à quelques milliers de kilomètres en Afghanistan, des bombes pouvaient et des gens mouraient. Alors j'ai pris ma caméra et j'ai commencé à filmer l'écran tout en commentant ce qui me passait par la tête. J'avais donc ce petit film pendant trois ans

et ne pensais pas à faire une suite. En 2004, lors d'un séjour à Berlin, j'ai commencé à réfléchir à un autre film. A l'hôtel, j'ai tourné le deuxième film, je trouvais l'idée intéressante d'accumuler de films si différents. Cependant je n'aimais pas la fin du film à Berlin, qui se termine par une plaisanterie. J'ai laissé passer du temps, puis j'ai tourné le troisième en Suisse. Au fond c'est un processus très organique, je ne planifie pas ces films. C'est au moment où je suis à l'hôtel que l'idée me vient. Je voyage avec une petite caméra DV. J'aime bien la spontanéité qu'offre cette technique minimale.

Cela peut donner l'impression d'une personne qui se parle à elle-même dans la solitude d'une chambre d'hôtel ?

Pour *Frozen War*, c'est un peu ça. Les autres fois, je pense au public et je l'inclus dans mon discours en m'adressant parfois à lui en disant « vous ne savez peut-être pas, mais... ». Il est important aussi pour moi qu'on me voit à un moment donné. Souvent les gens pensent que j'enregistre les paroles après.

Donc vous improvisez cette parole tout en filmant ?

Je note quelquefois la trame de ce que j'ai envie de dire, je décide d'un ordre. Après, c'est un défi de le transformer en une chorégraphie entre les objets que je filme et ce que je suis en train de dire, de faire coexister deux choses qui n'ont aucun rapport, de créer une logique dans le film d'une manière métaphorique. Par exemple, la porte d'un placard devient un portillon de sécurité d'un checkpoint à Bethléem, par le biais de mon récit. De même dans *Throwing stones*, je raconte que Yasser Arafat vient de mourir et filme le lit vide délibérément.

La manière dont vous mettez les objets de la chambre d'hôtel en parallèle avec les événements politiques laisse à penser que ces fragments banaux trouvés sur place parlent d'une réalité plus grave dans le monde.



John Smith (photo de Nicolas Rapin)

Pour moi, c'est une manière d'attribuer une signification au monde. Cependant deux personnes peuvent regarder le même objet et y trouver un sens différent. Je donne donc une interprétation des choses, une forme vers laquelle j'emmène le spectateur. C'est intéressant pour moi de savoir quelles connexions font les spectateurs entre les objets et le discours.

Le dispositif de tournage permet-il une coupe ? Y a-t-il un montage ?

Non, il n'y a pas de coupe, ni de montage. C'est une règle que je m'impose. Il s'agit de morceaux de travail très rigoureux. J'essaie une première fois, si ça ne me plaît pas, je recommence, sans forcément dire les mêmes choses. En quelque sorte, ce sont des répétitions, dont une sera gardée. Mais il arrive aussi qu'il y ait des moments où je ne sais pas quoi dire ou quoi filmer, un flottement qui se voit. Je ne réfléchis pas trop longtemps, pour ne pas perdre la fraîcheur. Ce qui me paraît important dans ces flottements, c'est de donner une place au spectateur, qu'il ne se sente pas complètement accaparé par mon scénario. Parfois je voudrais alléger le flot de mes paroles, mais quand je suis seul en train de parler, j'ai des difficultés à ralentir cette parole. Tous mes films sont composés de morceaux de réel. Pour moi, le monde est un plateau de tournage déjà tout prêt ; j'y construis des narrations.

Vous laissez aussi entrer l'histoire de l'endroit où vous êtes dans la chambre d'hôtel, comme à Berlin ou en Israël. Le spectateur ignore où vous êtes, mais il arrive à le savoir par votre récit.

Cet aspect du travail est devenu une partie importante. Quand j'ai tourné dans l'hôtel de Berlin, j'ai découvert que c'était une ancienne usine Siemens. À l'époque des nazis, Siemens était tristement célèbre pour avoir exploité ses ouvriers tels des esclaves. Dans le film, je parle aussi de la compagnie qui a fourni les nazis en gaz. Ni l'un et l'autre n'était innocent. Ce qui m'intéressait dans cet hôtel, c'était le fait que rien n'indique ce passé. Une sorte d'utopie : aujourd'hui tout ce qui compte est le goût, le confort et le décor, mettant à l'aise le client. J'imaginai, qu'exactement à cet endroit, soixante ans plus tôt, les gens ont souffert, sont morts.

Cela est bien montré quand vous quittez la chambre pour aller dans le couloir. La moquette est décorée d'énormes roses et

d'autres fleurs, des poèmes sont inscrits sur les murs peint en rose pâle, un style qui met mal à l'aise à côté des vitrines où sont exposés les pièces de machines de Siemens. Là, vous changez de dispositif en laissant défiler des informations internationales du jour.

Je l'ai décidé plus tard mais j'avais besoin de le rajouter, spécialement pour ce film. J'avais peur qu'on interprète mal le film notamment parce qu'il finit sur une boutade (ndlr : John Smith termine le film dans l'ascenseur en découvrant la marque de ce dernier : Schindler et dit « I was in Schindler's lift »). Je voulais créer une contradiction entre l'horreur et la comédie. En un sens, je fais la même chose dans *Dirty Pictures*, parce que le début du film est drôle et finit sur l'horreur. C'est une cruelle manipulation du spectateur (rires).

Votre voix a une portée importante, surtout dans *Dirty Pictures*, où l'on ressent une réelle émotion. L'évocation est forte.

C'était une expérience intéressante, car je ne savais pas avant de parler, que j'allais être à ce point envahi par l'émotion, en décrivant le passage du checkpoint de Bethléem. Dans mes précédents films, j'utilise déjà ma voix, mais j'y ai toujours mis une grande distance. Et dans les autres films de la série *Hotel Diaries*, je pense que ma voix est plutôt décontractée.

Etes-vous inspiré par l'espace de la chambre d'hôtel ?

J'ai des sentiments très partagés concernant les chambres d'hôtels. À des moments, je trouve que ce sont les endroits les plus horribles du monde et à d'autres moments je peux les aimer. J'aime bien l'anonymat des grands hôtels. L'idée est troublante de savoir que derrière toutes ces portes, des vies très différentes ont défilé. Et que peut-être derrière toutes ces belles surfaces, on peut trouver des choses plus sales.

D'ailleurs vous êtes toujours soulagé de trouver un peu de salété dans votre chambre d'hôtel, comme ce mouchoir oublié sous le lit par la femme de ménage. Comme si cela était un signe d'un peu d'humanité dans ces lieux aseptisés.

Oui, cela me soulage. Parce que par ailleurs une série d'activités exercées par les employés d'hôtel sont complètement inutiles : plier soigneusement le mouchoir qui dépasse de sa boîte dans un souci purement décoratif, ou faire deux fois par jour le ménage dans la chambre. Tout cela a pour effet de donner l'impression au client qu'on s'occupe bien de lui, ce qui n'est pas toujours vrai quand on retrouve des mouchoirs sales sous le lit.

Vous avez effectué une sorte de boucle en commençant la série à Cork, en Irlande et en la finissant au même endroit. Vous pensez l'avoir fini ?

J'espère ! Si ce n'est pas le cas, il y aura une deuxième série.

Comment est votre chambre d'hôtel à Paris ?

J'ai fait exprès de ne pas apporter ma caméra... Car quand j'ai ma caméra avec moi quelque chose d'horrible se produit dans le monde (rires). Je ne voulais pas qu'Israël envahisse Gaza tout

